

## Frank Lamy, Miguel Sancho, web, FR

Une série récente de Miguel Sancho s'appelle Tropismes. Ce titre générique me paraît mettre à jour une dimension essentielle du travail du peintre.

Un tropisme qualifie en biologie toute réaction d'orientation ou de locomotion causée par des agents physiques ou chimiques ; au sens figuré on emploie ce mot pour désigner une réaction élémentaire à une cause extérieure, un acte réflexe simple.

Il y a à l'oeuvre chez Miguel Sancho, aussi bien dans les aquarelles et les dessins que dans les peintures, une économie de l'accident, du fortuit. Quelque chose comme une dynamique de la rencontre.

Les différentes séries ne se succèdent pas de façon chronologique. Elles sont menées de front. Chacune développe son identité propre, explore ses préoccupations particulières. Elles sont néanmoins non closes, perméables les unes aux autres. Elles se nourrissent. Cette perméabilité ne se joue pas sur le mode de la reprise ou de la répétition, mais plutôt sur celui de la contamination. Elles diffusent.

Au sein de ces diverses séries, les références sont multiples. Parfois évidentes, tantôt plus souterraines. On pense à... Toutefois une identification précise de ces références n'apporterait pas grand chose. Elle est, de plus, quasiment impossible. Ce qui importe en fait, c'est le processus même d'assimilation, d'absorption. Ce que le peintre donne à voir en serait la trace, relief d'une émotion. Ni pastiches, ni citations, elles attestent à leur manière des rencontres visuelles ou littéraires du peintre. Rencontres qui jouent souvent le rôle de déclencheur, de catalyseur, de stimulus. La rencontre est ici envisagée comme un événement qui modifie le cours des choses. Comme une véritable influence.

“ Je veux mettre en parallèle l'acte de peindre et celui de la nature qui peut, à tout moment, pour une raison inattendue ou par un fait extérieur, se mettre à évoluer de manière différente, imprévisible. ”

L'aquarelle, médium de prédilection chez Miguel Sancho, s'accorde bien avec cette préoccupation. Cette technique en effet entretient un rapport très particulier avec la tache. Et fait de la macule en devenir son élément moteur. Ce qui permet au peintre de se livrer à loisir à une pratique de l'accident. Le papier absorbe, diffuse la substance, presque sans contrôle. Et à chaque fois s'ouvre le champ des possibles. Il suffit de presque rien pour que la tache devienne, comme d'elle-même, territoire, ciel, personnage, forme biologique ou cellulaire... Il y a une indétermination, une instabilité essentielle qui nécessite de la part du peintre une attention portée à ce qui advient, à ce qui peut advenir. Pour lui permettre d'explorer, d'arpenter.

Les formes produites alors possèdent quelque chose de cette indétermination. Hésitantes, elles sont autant de signes qui amorcent un embryon de narration. Pourtant, à proprement parler, cela ne raconte rien. On est toujours dans le presque, au bord. A terme ces histoires amorcées construisent patiemment une cosmologie intime. Certains motifs, formes, couleurs de part leurs récurrences deviennent symboles. La pratique quotidienne déroule comme un éphéméride de sensations dont la substance toujours nous restera inconnue, mais dont on sait qu'elle témoigne d'un parcours.

L'accrochage serré de ces aquarelles, simplement punaisées sur le mur, joue de cette propagation essentielle. Les connexions s'établissent, la circulation se fait. Notre, il navigue à son gré, se laissant aller aux sollicitations colorées.